

PASCAL P.
JEZEQUEL

UN
BACCHUS
IVRE
LIVRE I



TABADINE

Pascal P. Jezequel

Tabadine Livre 1

Un Bacchus Ivre

© Pascal P. Jezequel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9195-5

Couverture : @helisoa_art (instagram)

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Brigitte, Louise, Charlotte et Raphaël.

À Mark et son fils Peter,
trop tôt disparus dans les plaines kenyanes.

PROLOGUE

15 novembre 2340

— J'exige que vous me remettiez cet homme et l'enfant ! dit l'abbé Cressner.

Julius Kasar sembla sortir de la contemplation stérile d'un vulgaire vase de Cardole, et se tourna enfin vers l'abbé. Ce dernier ne put réprimer un frisson sous le regard mou de ce petit homme nonchalant de trente ans à l'embonpoint naissant, officiellement nonce intérimaire de l'antipape Jean III, officieusement tueur patenté de Sa Sainteté, exécuter des hautes et basses œuvres.

Le sol autour d'eux était jonché d'une dizaine de cadavres. L'odeur écœurante de chair brûlée emplissait la coquette salle à manger de l'Evêché de Mignane, encore plus lugubre dans la pénombre du crépuscule naissant.

Adossé à une colonne et le pied gauche tranché net, Jacques Stadt perdait beaucoup de sang mais respirait encore. Il tenait dans ses bras son fils Pierre âgé de cinq mois. Sa femme était étendue à ses côtés, la tête pulvérisée par une décharge énergétique. Les hommes constituant sa garde rapprochée n'avaient pas eu le temps de réagir face à l'intrusion de Kasar.

Il refusait de penser à Sylvia, qu'il avait tant aimée, devenue sous ses yeux une fontaine ruisselante de sang. Ce sang qui avait palpitait à la moindre de ses caresses...

Kasar et lui étaient le fruit de leur lignée et devaient accomplir leur tâche. C'était ainsi... Lui-même était venu sur Prima pour tuer Kasar, mais l'autre avait été plus rapide, les prenant par surprise dans ce piège à rats...

Quelques secondes après le carnage, l'abbé Cressner avait surgi, accompagné d'une quinzaine d'hommes portant l'uniforme des forces de maintien de l'ordre de l'antipapauté, et Stadt sentait que sinon son destin, déjà scellé, du moins celui de son fils se jouait maintenant.

Kasar leva ses paupières lourdes.

— Pourquoi vous les confierais-je ?

— En ma qualité de membre de l'Ordre des Dominicains Centauriens et de responsable local de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, ayant autorité sur la police de l'Evêché, je vous ordonne de vous écarter afin que nous puissions secourir cet homme et cet enfant... Soit vous disparaissiez, soit je vous fais abattre sur-le-champ...

L'Ordre des Dominicains vouait à Kasar une haine farouche.

— ... Vos traficotages nous répugnent. Si vous mourez, Sa Sainteté elle-même sera obligée de s'incliner devant la nécessité de maintenir l'ordre public que vous violez gravement.

— Vraiment, dit-il avec nonchalance, je crains qu'un différend majeur ne nous oppose, qui me pousse à vous tuer.

La tension monta d'un cran. Quelques secondes passèrent. Les hommes étaient à l'affût et Cressner allait donner l'ordre de tirer lorsque Kasar soupira et dit avec résignation :

— Bon. Vous avez gagné. Prenez-les et n'en parlons plus !

À la hauteur de la tension précédente, le relâchement de l'équipe de l'abbé fut intense, et créa sa perte. Le petit homme alangui se déchaîna dans une explosion de violence. Un pistolaser jaillit dans sa main droite. Il tira par réflexe. Cinq hommes eurent le temps de répliquer avant de mourir. Une décharge effleura même Kasar, désintégrant un morceau de sa manche gauche et mettant sa peau à vif. Mais au bout de trois secondes, tout était terminé. Cressner fut le dernier à mourir, Kasar jugeant qu'il était le moins dangereux.

La respiration du nonce, bloquée pendant le combat, reprit son cours normal. Il se tourna vers Stadt. Malgré la douleur, l'homme ne put s'empêcher d'éprouver une fugitive admiration pour l'incroyable machine de guerre qu'il avait en face de lui. Paradoxalement, il préférait entamer la dernière négociation de sa vie, la plus délicate, avec Kasar plutôt qu'avec les dominicains centauriens.

Le nonce s'approcha du père et de son fils. Alors qu'il venait de tuer sans broncher plus de vingt personnes, une émotion venue du plus profond de sa conscience le saisit. La solennité du moment pesa sur ses épaules comme une chape de plomb.

“Deux siècles, se dit-il, cela fait deux siècles que les destins de nos familles se croisent et s'affrontent...” Il éprouvait un certain vide, presque un regret, à l'idée que cette lutte, cette histoire commune de deux cents ans allait prendre fin. D'autant plus qu'il ressentait un profond respect pour l'homme étendu à ses pieds, ce redoutable combattant avec qui il aurait pu sympathiser... en d'autres temps et d'autres lieux.

— Comment nous avez-vous trouvés ? demanda Stadt.

— Oh, c'est simple... Je surveille l'évêque de Mignane, Monseigneur Nobline, depuis bientôt deux ans. Je savais qu'il était en pourparlers avec vous et qu'il s'apprêtait à trahir son oncle, l'antipape. Je n'imaginais pas que vous prendriez le risque de venir sur Prima du Centaure, mais lorsque j'ai su que vous aviez quitté votre résidence sur Terre pour une destination inconnue, j'ai contrôlé tous les contacts que nous vous connaissons, dont Nobline...

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Pour votre femme... Je suis désolé... Je ne comptais pas la tuer. Mais lorsqu'elle a tiré, j'ai été obligé de répliquer.

— Mon fils... Qu'allez-vous en faire ?

Kasar avait prévu depuis toujours d'éliminer s'il en avait l'occasion la descendance directe de la famille Stadt, afin d'annuler tout risque de résurgence future d'une histoire enterrée. Mais maintenant, il doutait de sa résolution. Non pas que cela le gênât de tuer un enfant pour raison d'État, mais il avait horreur du gaspillage, des destructions inutiles. Et puis, cet homme à l'article de la mort, qui ne réclamait rien pour lui, l'apitoyait. *“Existe-t-il une possibilité, se demanda-t-il, de garder l'enfant en vie sans qu'il ne retourne, une fois adulte, à nos vieux démons ?”*

Il laissa errer son regard à travers la salle, et la solution s'imposa à lui, évidente...

Quelques minutes plus tard, Stadt jetait un dernier regard désespéré à son fils avant de mourir dans un souffle. Son ultime pensée fut pour sa femme, son adorable femme qu'il allait rejoindre...

CHAPITRE 1

Planète Prima du Centaure
Université Paulus
15 juin 2358

— Tabadine et Yamato, préparez-vous. Dans dix minutes, ce sera votre tour.

Pierre Tabadine n'accorda pas un regard à l'appariteur qui venait d'entrer dans le vestiaire où il attendait depuis bientôt deux heures en compagnie de ses camarades de classe. "Camarades" était d'ailleurs un bien grand mot pour qualifier des étudiants avec lesquels il n'entretenait aucune relation particulière, malgré les cinq années passées ensemble à l'Université Paulus.

Il n'avait jamais pu s'intégrer à sa classe. Sans doute était-ce dû à la différence d'âge : il était entré à l'université à treize ans, quand les autres en avaient seize. Trois ans d'écart si jeunes... Une éternité. Mais sa vraie singularité était ailleurs. Il était seul. Pas la moindre famille, le moindre proche. Aussi loin qu'il remontât dans sa mémoire, il l'avait toujours été. Cette solitude de chaque instant l'avait fait énormément souffrir. Elle avait développé en lui une incompréhension qui l'avait poussé à questionner sans relâche les quelques adultes qui semblaient s'intéresser à lui. Chaque fois, il s'était heurté à un mur, n'obtenant que des réponses vagues et embarrassées. Mais avec le temps, il était parvenu, presque malgré lui, à aborder sa vie avec un certain détachement, mêlé de curiosité.

Et maintenant, à l'âge de dix-huit ans, cette curiosité prenait souvent le pas sur la souffrance, d'autant plus que sa situation ne présentait pas que des désagréments. Il avait toujours été formé dans les écoles les plus réputées, avec les meilleurs professeurs. Alors que ses compagnons de classe avaient dû affronter une concurrence acharnée pour intégrer des filières prestigieuses, lui-même n'avait rien connu de tel. Son chemin semblait tracé sans qu'il eût à faire ses preuves. C'était ainsi qu'il s'était retrouvé à l'Université Paulus...

— Tabadine et Yamato, sur le terrain.

L'ordre avait fusé. Ses poumons se vidèrent d'un coup. "*Calme-toi, Pierre, calme-toi*" se dit-il. Il s'astreignit à attendre trente secondes avant de se lever, en respirant profondément. 1,85m, des cheveux noirs en bataille, des yeux gris tirant légèrement sur le bleu, il ne passait pas inaperçu. Ce jour-là, il aurait aimé être transparent. Il enregistra inconsciemment les mimiques interrogatives de ses voisins. Le temps était rythmé par les battements de son cœur.

— Tu vas bien, Pierre ?

Tournant la tête, il rencontra le regard inquiet de Joanna Le Van Kim. "*Qu'elle est belle !*" pensa-t-il. Plus petite que lui d'une demi-tête, fine et d'une élégance nerveuse, elle semblait avoir drainé à son profit toute la beauté que la lointaine Terre était capable de produire. La peau brune et satinée de son visage encadrée de cheveux ébène mettait en valeur d'insondables yeux verts et bridés. De trois ans son aînée, elle avait été la seule à lui tendre la main lors des premiers mois passés à l'université, quand il était à la dérive et ignoré de tous. Rapidement, elle était devenue pour lui la grande sœur qu'il n'avait pas, celle qui le protégeait des injustices les plus criantes, la seule personne à qui il avait pu confier ses angoisses. Mais le temps passant, la confiance fraternelle qu'il éprouvait pour elle s'était imperceptiblement transformée en passion, d'autant plus secrète qu'elle lui paraissait presque incestueuse. Pour rien au monde il n'aurait déclaré cet amour, de peur de briser les liens qui les unissaient. En réponse à Joanna, il esqua un maigre sourire et se leva.

Le terrain de combat se présentait sous la forme d'une demi-sphère dont la base était faite d'un parquet circulaire de huit mètres de diamètre. Les parois étaient matérialisées par un quadrillage serré de fils de cuivre supportés de l'extérieur par un échafaudage de bois. Ces fils absorbaient les décharges énergétiques qui percutaient les limites de l'enceinte, afin d'éviter qu'elles ne créent de dégâts à l'extérieur.

Avant d'entrer dans ce que les élèves appelaient la cage aux lions, il alla prendre